

Sophie
Chabanel

La griffe du chat



CADRE NOIR
SEUIL

LA GRIFFE DU CHAT

DU MÊME AUTEUR

Décompte

Albin Michel, 2006

Birgit Pécuchet n'est pas une sainte

Anne Carrière, 2008

Managers, relisez vos classiques !

Eyrolles, 2011

Le Principe de réalité

Plein Jour, 2015

SOPHIE CHABANEL

LA GRIFFE DU CHAT

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Gwenaëlle Denoyers

ISBN 978-2-02-138950-0

© Éditions du Seuil – mars 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mon grand-père,
revenu de la Somme,
de Verdun et d'ailleurs
À Christine, merci*

« Je ne le reverrai plus jamais », hoquetait la femme effondrée sur la banquette, à trois mètres du corps étendu par terre. Elle tenait sa tête dans sa main gauche, tandis que son bras droit, en attelle, restait stoïque à côté d'elle, curieusement désolidarisé de son corps en émoi. Sous le T-shirt fuchsia, sa poitrine volumineuse se gonflait et dégonflait au rythme des hoquets. Au repos, elle devait être impressionnante ; en mouvement, elle était spectaculaire.

La commissaire Romano s'en voulut de cette observation, du niveau de ses collègues hommes. Avec toutefois une circonstance atténuante : ses minuscules seins l'avaient longtemps complexée et elle en gardait une fascination pour les fortes poitrines – image d'un destin qu'elle ne connaîtrait pas.

Elle se mordit la lèvre, hocha doucement la tête et s'efforça de prendre l'air grave de circonstance, malgré l'environnement sonore qui ne facilitait pas le recueillement.

Allez, viens boire un p'tit coup à la maison ! meuglait une voix nasillarde sur fond d'accordéon, amplifiée par une sono calibrée pour Johnny au Stade de France. En arrivant, Romano était passée devant le podium installé sur une petite place, à cinquante mètres de la scène de crime. À en croire les affiches, l'opération visait à célébrer l'amitié.

Pour corser le tout, Romano avait un léger coup dans le nez. Son adjoint Tellier lui avait transmis l'appel au milieu du pot de départ d'un de ses lieutenants, bête à manger du foin et faux cul incurable. Servir de SPA à tous les bras cassés de la région, elle avait l'habitude, et cela n'avait pas que des inconvénients. Mais les faux culs, pas moyen. Pour fêter la mutation glorieuse de ce lieutenant dans sa glorieuse Provence dont il leur parlait tous les jours, elle avait fait une exception à sa règle habituelle de ne pas boire en service. D'autant qu'elle n'avait pas ménagé ses rapports élogieux pour en arriver là.

« Toutes mes condoléances », se décida-t-elle, en tendant la main à la femme aux yeux bouffis qui avait enfin relevé la tête. Romano lui donna à peu près quarante-cinq ans, à elle, et remarqua que sa teinture blonde était de la même nuance que la sienne.

Tellier lui adressa un regard réprobateur. Il connaissait sa commissaire par cœur et n'avait aucune illusion sur sa sincérité. Ni sur la quantité d'alcool qu'elle avait avalée. Il avait bien essayé de lui faire les gros yeux au troisième verre de rosé, mais enfin, il n'était pas payé pour surveiller sa chef.

Les pleurs de la femme allaient crescendo.

« Plus jamais je ne pourrai le serrer contre moi, plus jamais je ne pourrai lui parler à l'oreille, plus jamais je ne l'entendrai ronronner. »

Romano, qui venait de se fabriquer une expression grave dont elle était assez satisfaite, relâcha d'un coup ses efforts pour adresser à Tellier un regard interrogateur.

« Mme Peyrard est la propriétaire du *Café des chats*. Quand elle a découvert le corps de son mari en remontant de la cave, à 19 h 20, la porte donnant sur la rue était ouverte et l'un des chats s'était échappé.

– Il avait eu la médaille d'or des persans à l'exposition *Félins d'Europe* l'an dernier, et il était resté très simple, gentil comme tout, pas fier, doux comme un agneau.

– Donc, vous êtes la veuve ?

– Et son poil ! Doux, soyeux, parfumé, oui parfumé ! Plus jamais je ne sentirai le parfum de Ruru », s'écria la femme en relevant la tête vers eux, pour mieux se faire entendre. Curieusement, son maquillage n'avait coulé que d'un côté, et la grosse traînée noirâtre ressemblait à une larme de Pierrot.

Il faut reconnaître, songea Romano, les gens sont bizarres. Il y avait toujours un stade de l'enquête où cette phrase grotesque lui venait à l'esprit, comme une vérité révélée. D'autres fois, elle se faisait la remarque volontairement, comme une *private joke* avec elle-même. En même temps, à la réflexion, il y avait sûrement des tas de femmes qui préféreraient leur chat à leur mari.

Elle poussa un soupir de découragement, qui pouvait peut-être passer pour un soupir de condoléances, mais enfin, pas sûr. Dans un élan de générosité certainement lié à ses trois verres de château-paradis, elle décida de mettre la réaction de la veuve sur le compte de l'état de choc. Après tout, si ses sanglots étaient exaspérants, elle avait au moins un style personnel. En une quinzaine d'années d'enquêtes criminelles, Romano n'avait rencontré que deux sortes de veuves : les sincèrement brisées par le chagrin et les faussement brisées par le chagrin, ce dernier s'exprimant avec plus ou moins de décibels sans qu'on puisse tirer de conclusion. La veuve du bar à chats était sa première veuve totalement indifférente à son veuvage.

Tellier pinçait les lèvres, excédé. L'envie le démangeait d'inviter Mme Peyrard à un peu de décence, mais non, tout de même, il n'allait pas recadrer une veuve à peine tiède. Il desserra les lèvres, s'obligea à quelques respirations complètes,

comme le lui avait enseigné son ex-femme. Contrôle-toi, mon ami, contrôle-toi.

Romano s'accroupit à quelques centimètres du corps. Autant la veuve lui inspirait des sentiments mitigés, autant le mort était irréprochable. Allongé bien droit, très propre, très digne, juste une tache rouge de quelques centimètres à l'abdomen. On aurait dit un poilu mort au champ d'honneur dans la version des gravures de *L'Illustration* – et non un vrai poilu les tripes à l'air.

Romano eut une bouffée de reconnaissance. En tant que fille de chirurgiens orthopédiques exposée très tôt aux discussions conjugales sur les meilleures méthodes d'amputation, elle avait développé une résistance précoce aux spectacles les plus gore. Curieusement, l'alcool avait tendance à estomper ce pouvoir quasi magique de ne voir dans les cadavres que des extraits de planche d'anatomie, plus ou moins entiers, et non des personnes, plus ou moins sympathiques mais enfin quand même, passées brutalement de vie à trépas.

Le type avait la quarantaine, brun, barbu comme la majorité des vivants et des morts de son sexe depuis quelques années, joues creuses, pas mal malgré des cernes très marqués. À quatre centimètres de sa main droite encore crispée, le pistolet. Un Beretta compact inox 9 x 19, modèle haut de gamme sorti l'année précédente, typiquement un truc de pro.

Voyant la veuve plus calme, Tellier s'approcha de la commissaire pour lui donner les premières informations sur la victime. Nicolas Peyrard, trente-huit ans, remarié, sans enfant, inconnu de la police. Fils de Jean-Claude Peyrard, député et maire de la petite ville flamande de Bailleul impliqué dans des scandales de corruption et mort d'un infarctus en 1997, le jour de sa mise en examen. Une affaire très médiatisée même si Tellier était trop jeune pour se le rappeler : façon

polie de signaler à Romano qu'elle, à l'inverse, s'en souvenait peut-être. Sauf qu'à dix-huit ans, en pleine phase metal, elle n'écoutait pas les infos.

Nicolas Peyrard avait ouvert ce bar à chats dix-huit mois plus tôt, le seul de Lille et un des premiers en France, à en croire le site Internet. Sa femme l'avait trouvé mort en remontant de la cave où elle était allée déposer la caisse au coffre-fort, comme tous les soirs. Elle avait appelé les pompiers, qui avaient appelé les flics. L'homme était mort depuis peu : l'arme était encore chaude à leur arrivée. Le légiste était attendu d'une minute à l'autre.

« Merci Tellier. Vous saviez que ça existait, les bars à chats ?

– Léa nous tanne pour y aller depuis des semaines. Louise devait s'en charger le week-end prochain. »

Romano hocha la tête, toujours admirative de l'entente entre Tellier et son ex-femme – le couple le plus soudé qu'elle ait jamais rencontré. Ce qui se traduisait entre autres par une concertation hebdomadaire sur l'organisation des loisirs des deux filles, et plus généralement de leur éducation.

Le capitaine poursuivit son explication. Le concept du bar à chats, venu du Japon, consistait à mettre des chats dans un bar. Objectif : apporter chaleur, calme et détente, le chat étant censé avoir un effet apaisant sur l'homme. « Mais apparemment, conclut-il en regardant le corps, ça ne marche pas à tous les coups. »

Romano scruta le visage de son adjoint et y trouva la confirmation qu'elle attendait. Il avait sorti cette phrase sans aucune intention humoristique.

La veuve était toujours sur son canapé, silencieuse, le regard dans le vide. Peut-être prenait-elle enfin conscience qu'elle avait perdu son mari. Ou alors, elle s'abîmait dans le souvenir du parfum de Ruru : allez savoir.

Le *Café des chats*, auquel on accédait par deux lourdes portes en bois séparées par un sas, sûrement dans le but d'empêcher les bestioles de s'évader, était constitué d'une unique pièce d'environ soixante mètres carrés. Il n'y avait pas d'autre accès, à part l'escalier menant à la cave, où la veuve était au moment du coup de pistolet. Quant aux fenêtres, elles étaient équipées de barreaux évoquant, au choix, la cellule ou l'hôpital psychiatrique – sûrement dans le même but de retenir les chats. Si tueur il y avait, il était donc reparti par la porte. Gonflé mais plausible : la rue, occupée par des magasins de vêtements branchés, était peu animée le soir.

La décoration du café était d'inspiration japonaise, du moins d'après l'idée que s'en faisait Romano. Tables basses noires, coussins de coton blanc, pierres apparentes, bougies, paravents décorés d'idéogrammes mystérieux, mini-fontaines en galets. L'une des deux avait dû être débranchée, l'autre produisait un bruit d'écoulement qui rappela à Romano son problème de chasse d'eau – toujours pas de nouvelles du plombier. Toute cette binteloterie lui faisait penser à la salle où sa plus jeune sœur l'avait traînée pour une unique séance de méditation pleine conscience. En version plus haut de gamme : les accessoires du bar à chats semblaient sortis d'un magazine de décoration plutôt que d'un vide-grenier. L'autre différence était la présence de cinq chats de différentes couleurs, dont trois semblaient dormir tandis que les deux autres, juchés sur une espèce de présentoir, observaient la scène d'un air désabusé.

Malheureusement, tous ces efforts pour respecter le cahier des charges de la zénitude mondialisée étaient anéantis par quelques irrptions saignantes de velours rouge, totalement hors de propos. Le rideau masquant la porte des toilettes, les banquettes positionnées bizarrement (un expert en feng shui était sûrement passé par là) : plus qu'une faute de goût, on aurait dit une manœuvre de sabotage.

Romano eut soudain très envie de se vautrer sur un canapé à pompons, kitch, sans doute, mais d'apparence très confortable. Mais bon, on ne se vautre pas sur un canapé au milieu d'une scène de crime.

« Ça vous fait penser à quoi, ce velours rouge pas zen pour deux sous ? »

Tellier prit quelques secondes pour réfléchir, hésitant.

« Un couple d'opposition, une espèce de dualité, quelque chose comme le yin et le yang ?

– Le yin et le yang mon cul. Tout ça fait furieusement penser à un bordel.

– Vous croyez ? J'appelle le proxénétisme ?

– Tellier, ne soyez pas si premier degré ! Je veux juste dire que ce type était un maquereau frustré. Le concept du bar à chats, comme vous dites, c'est de faire raquer des pauvres gens en échange de caresses, bref, de la prostitution pure et simple. Répugnant. Ouvrez les yeux, même la machine à expresso est phallique !

– Phallique, vous êtes sûre ? »

Tellier observait scrupuleusement l'appareil, sans rien y trouver de suggestif. L'envolée lyrique de Romano le prenait de court : pas dans ses habitudes. Sûrement un coup du rosé de Provence, songea-t-il. D'habitude, la révolte, c'était son domaine, et Romano préférait jouer les blasées. À sa connaissance, le seul thème susceptible de la faire sortir de ses gonds était le sort des femmes et non celui des animaux – elle aurait sans doute modérément apprécié qu'on place les deux sujets sur le même plan.

Des cris stridents vinrent interrompre ses méditations.

« Laissez-moi passer, je vous dis que je suis la veuve ! »

2

« Pousse-toi de là, sale garce ! » s'écria la veuve numéro un en voyant la nouvelle venue s'effondrer sur le canapé rouge vif, à côté d'elle, livide. Même puissance dans le beuglement que dans les sanglots : gros potentiel vocal, décidément, admira Romano.

Quand elle se mit en mouvement pour se rapprocher des deux femmes, elle fut prise d'une violente douleur à la tête. Une vraie cochonnerie, ce pinard. Ce lieutenant provençal lui aurait pourri la vie jusqu'au bout, elle aurait dû le renvoyer à ses cigales bien plus tôt. Et maintenant, elle se retrouvait avec deux veuves éplorées d'un coup. Sans oublier le lieutenant Clément, l'autre boulet de son équipe, qui venait d'arriver en renfort et promenait partout son air de stupeur permanente et ses reniflements d'allergique. Putain de rosé, putain de soirée.

La veuve numéro deux répétait en boucle qu'elle avait prévu de manger des moules frites avec Nicolas, la veuve numéro un gueulait toujours, et le débat, contrairement au niveau sonore, ne s'élevait pas.

« Des moules frites, son plat préféré !

– Salope, tu l'as jamais rendu heureux et maintenant tu veux récupérer son pognon ! »

Au moment où Romano se sentait gagnée par un mélange d'amusement et d'intérêt professionnel, Tellier explosa.

« Mesdames, s'il vous plaît, il y a un mort parmi nous.

– Faut m'excuser, monsieur le commissaire, mettez-vous à ma place, elle a largué mon Nicolas il y a dix ans, elle n'a rien à faire ici.

– Le commissaire, ici, c'est moi. »

Romano était tellement habituée à être prise pour l'adjointe de son adjoint qu'elle avait parfois du mal à s'en offusquer autant qu'elle l'aurait voulu. À raison d'une méprise au moins par semaine, difficile de garder son indignation intacte. Mais elle s'était juré, précisément, de ne jamais s'habituer, et de faire en sorte que les coupables s'en souviennent.

« Clément, occupez-vous des voisins. La rue et la ruelle derrière. Ça doit faire une vingtaine de logements, maxi. Vous leur demandez s'ils ont vu passer quelqu'un après dix-neuf heures.

– Bien, commissaire. Mais le suicide, j'y crois pas. On ne se tue pas une heure avant de manger des moules frites. »

Tellier leva les yeux au ciel tandis que Romano faisait un petit mouvement de tête appréciatif. Du Clément typique. À première vue complètement con. Et en même temps, qui sait si certains suicidaires n'auraient pas pensé comme lui ?

En temps normal, Romano n'aurait jamais confié au lieutenant un point aussi crucial que l'enquête de voisinage. Mais avec le boucan démentiel du concert et les trombes d'eau, tous les voisins sains d'esprit avaient dû se terrer chez eux avec des boules Quies. Ils n'avaient sans doute rien vu ni entendu.

« Tellier, je propose qu'on se répartisse les veuves.

– La veuve, ici, c'est moi », s'écria la veuve numéro un avec un sourire narquois destiné à souligner l'allusion.

Romano préféra l'ignorer et se pencha à l'oreille de son adjoint :

« Occupez-vous d'elle, je prends la numéro deux. »

Romano l'avait déjà remarqué : la satisfaction de son célibat, qu'elle éprouvait souvent face aux couples mariés, était doublée de façon quasi arithmétique en rencontrant des couples remariés. Comment ce pauvre type avait-il pu atterrir avec ce monstre après s'être déjà planté une première fois ?

« Pardon, commissaire ! »

Tellier bouscula Romano pour se précipiter vers la veuve numéro deux, qui tournait de l'œil. Il la rattrapa juste avant l'atterrissage, l'allongea précautionneusement sur le sol pendant que Romano demandait à un agent en uniforme d'appeler un médecin puis de la faire raccompagner. Elle se tourna vers Tellier : puisque c'était cuit pour le partage des veuves, autant s'y mettre à deux pour la numéro un.

Le capitaine approuva, l'air contrit. Cette idée de numérotter les veuves était d'une désinvolture choquante : parfois, le pragmatisme de Romano était insupportable.

Amusée, Romano regardait les sourcils froncés de son adjoint, dont le visage était aussi expressif que celui d'un acteur de films muets. Au début, elle s'était dit qu'un type incapable à ce point de masquer ses sentiments devait être un flic catastrophique. Pas du tout. Sa sincérité insolite et son incapacité quasi pathologique à mentir étaient aussi efficaces dans les enquêtes que désastreuses pour sa carrière. Son honnêteté criante attirait la sympathie des témoins et suspects. Même les pires salauds étaient déroutés devant un type si profondément gentil. De la sympathie à la confiance ou l'aveu, le chemin n'était pas long. Par un phénomène étonnant, la sincérité de Tellier devenait souvent contagieuse.

En l'occurrence, Romano jugea que Tellier avait tort de juger son système de numérotation des veuves irrespectueux. La nouvelle venue s'était autoproclamée veuve. De quel droit juger si elle méritait son titre ? On est veuve comme on est amoureuse : il suffit d'y croire pour le devenir. Après tout, c'est quand même elle qui était tombée dans les pommes.

Tellier fit asseoir Solange Peyrard sur un des canapés rouges à pompons, et ne put s'empêcher de penser qu'il était en harmonie avec ses seins majestueux. Pour sa chef et lui, il rapprocha péniblement deux espèces de poufs en pierre grise.

D'un hochement de tête, Romano lui fit signe de mener l'entretien. Pas seulement parce que les sulfites du rosé résistaient à sa double aspirine, mais aussi parce que Tellier était un interrogateur hors pair.

« Racontez-nous comment vous avez découvert le corps de votre mari. »

La veuve numéro un hocha la tête et renifla. Bruyamment, comme on pouvait s'y attendre.

« À dix-neuf heures, j'ai dit à Nicolas de fermer la porte à clé, comme tous les soirs – on n'a pas eu à mettre de clients dehors, il n'y avait plus personne. Je suis descendue à la cave ranger la caisse du jour dans le coffre. C'est mon petit plaisir du soir, même si ce n'était plus ce que c'était. Les gens payent de moins en moins en espèces, il paraît que c'est le sens de l'histoire. Quand j'étais gamine, dans le bar-tabac de mes parents, c'était autre chose. Les rouleaux, les liasses, on palpaît, on brassait. Maintenant, avec toute cette dématérialisation, c'est bien moins gratifiant de faire sa caisse. C'est triste à dire, mais le monde a perdu le sens de la poésie. »

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea
Récit d'un avocat

William Gay
Petite sœur la Mort

Clayton Lindemuth
En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi
La Vérité du petit juge

Sam Millar
Au scalpel

Franz Bartelt
Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook
Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann
Demain c'est loin

Gordon Ferris
Les Adieux de Brodie

Parker Bilal
Le Caire, toile de fond

Cyril Herry
Scalp

Petros Markaris
Offshore



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 138947 (00000)
Imprimé en France